

Règle N° 4 :
prendre des risques



Jeu d'imprudence



JENNIFER L. ARMENTROUT

Jeu d'imprudence

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Jeu de patience
Jeu d'innocence
Jeu d'indulgence

Numérique
Éternellement
Chanceux

Obsession

Lux

1 – Obsidienne

2 – Onyx

JENNIFER L.
ARMENTROUT

Jeu d'imprudence

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Tasson*



Titre original :
FALL WITH ME

Éditeur original :
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers

© Jennifer L. Armentrout, 2015

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2016

*À mes lecteurs.
J'espère que cette histoire vous plaira !*

1

Cela faisait seulement dix minutes que je m'étais laissée tomber dans l'un des fauteuils moelleux de la salle d'attente ensoleillée lorsqu'une paire de baskets blanches usées entra dans mon champ de vision. Jusque-là, mon attention avait été entièrement focalisée sur les lattes du plancher, et j'étais en train de me dire que les cliniques privées devaient rapporter un paquet d'argent si elles pouvaient se payer du bois d'une telle qualité. En même temps, les parents de Charlie Clark n'avaient pas regardé à la dépense quand ils avaient choisi un établissement pour les soins longue durée de leur fils unique. C'était même le plus réputé de Philadelphie. La somme qu'ils déboursaient chaque année était sans doute astronomique et bien supérieure à ce que je gagnais avec mon boulot de barmaid et mes petits travaux de Web design.

Dans leur esprit, cela compensait sans doute le fait qu'ils ne viennent lui rendre visite qu'une fois par an, et pas plus d'une vingtaine de minutes. Certaines personnes avaient la capacité de pardonner ce genre de choses. Je n'en faisais pas partie. Dès que je pensais à ses parents, un sentiment de colère que je peinais à refouler m'envahissait. Alors que je relevai la tête vers le visage souriant et accueillant de l'infirmière, je clignai les paupières une ou deux fois. Ses cheveux cuivrés et son regard noisette plein de fraîcheur et de jeunesse ne m'étaient pas familiers.

Il s'agissait d'une petite nouvelle.

L'infirmière posa les yeux sur le haut de ma tête et fixa mes cheveux un peu plus longtemps que nécessaire, mais son sourire demeura intact. Ce n'était pas comme si ma coupe était si excentrique que ça. Simplement, quelques jours plus tôt, j'avais remplacé mes mèches rouges par de grosses mèches violettes et, aujourd'hui, mes cheveux étaient relevés n'importe comment avec un élastique. J'étais de fermeture au bar la nuit précédente. Du coup, je n'étais pas rentrée chez moi avant trois heures du matin. Autant vous dire que me lever, me laver les dents et me passer un coup d'eau sur le visage avant de prendre la voiture avait été un enfer.

— Roxanne Ark ? me demanda-t-elle en s'arrêtant devant moi et en joignant les mains.

En entendant mon nom dans son intégralité, mon cerveau eut un gros bug. Mes parents étaient des gens bizarres qui avaient sûrement abusé de la coke dans les années 1980. Mon prénom venait de la chanson « Roxanne », et ceux de mes frères, Gordon et Thomas, du vrai nom de Sting.

— C'est moi, répondis-je en attrapant le sac en toile que j'avais apporté.

Sans cesser de sourire, elle désigna les portes closes.

— Mme Venter, son infirmière habituelle, est absente aujourd'hui, mais elle m'a informée que vous veniez ici tous les vendredis à midi. Nous avons préparé Charlie pour votre visite.

— Oh non ! Est-ce qu'elle va bien ?

L'inquiétude me démangeait. En six ans, Mme Venter était devenue une amie. À tel point que je savais que son plus jeune fils allait enfin se marier en octobre et que le premier enfant de sa fille était né un mois plus tôt, en juillet.

— Elle a attrapé un petit rhume, m'expliqua la nouvelle. Pour tout vous dire, elle voulait venir aujourd'hui, mais il valait mieux qu'elle profite du week-end pour se reposer. (Lorsque je me levai, elle fit un pas sur le côté.) Elle m'a dit que vous aimiez faire la lecture à Charlie ?

Je hochai la tête et serrai mon sac un peu plus fort contre moi.

Arrivée devant les portes, elle ôta son badge pincé à son uniforme et le présenta au capteur mural. Un claquement retentit, puis elle poussa la porte pour l'ouvrir.

— Les deux derniers jours se sont plutôt bien passés... mais pas autant que nous l'aurions voulu, poursuivit-elle en me guidant dans un couloir large et bien éclairé.

Les murs étaient blancs et nus. Impersonnels. Complètement neutres.

— Il s'est levé tôt ce matin.

Mes tongs vert fluo claquaient sur le sol carrelé. Les baskets de l'infirmière, elles, ne faisaient pas le moindre bruit. On dépassa un couloir qui, je le savais, menait à la salle commune. Charlie n'aimait pas beaucoup y aller et cette simple idée me perturbait, parce qu'avant... avant d'être blessé, il était quelqu'un de très sociable.

Il était beaucoup d'autres choses.

La chambre de Charlie se trouvait au bout d'un autre couloir, dans une aile de l'établissement qui donnait sur un paysage verdoyant et sur la piscine thérapeutique qu'il n'avait jamais appréciée. Il n'avait jamais été un grand nageur, mais chaque fois que j'apercevais cette satanée piscine, là-dehors, j'avais envie de frapper quelqu'un. J'ignorais pourquoi. Peut-être parce qu'elle représentait ce que la majorité d'entre nous considérait comme un acquis : la capacité de nager seul. Ou peut-être parce qu'à mes yeux, l'eau, et la mer par extension, ne possédait aucune limite... contrairement à l'avenir de Charlie.

L'infirmière s'arrêta devant sa porte close.

— Vous êtes au courant de ce que vous devez faire quand vous voulez partir ?

Je le savais. En sortant, il fallait que je m'arrête au bureau des infirmières pour les informer de mon départ. C'était sans doute pour s'assurer que je n'essayais pas d'enlever Charlie ou un truc dans le genre. Satisfaite, l'infirmière me fit un signe de tête, puis s'éloigna d'un pas vif dans le couloir.

Les yeux rivés sur la porte, je pris une grande inspiration avant de la relâcher lentement. Je le faisais chaque fois que je rendais visite à Charlie. C'était la seule façon de me débarrasser de cet

enchevêtrément d'émotions (toute cette déception, cette colère et cette tristesse) avant d'entrer dans sa chambre. Je ne voulais pas qu'il voie tout cela sur mon visage. Il m'arrivait d'échouer, mais je faisais toujours de mon mieux.

Une fois que je fus certaine de pouvoir sourire sans ressembler à une folle, j'ouvris la porte et, comme chaque vendredi depuis six ans, la vision que me renvoya Charlie me fit l'effet d'un coup de poing dans le ventre.

Il était assis dans un fauteuil, face à la baie vitrée. Dans *son* fauteuil. C'était un fauteuil papasan doté d'un coussin bleu vif qu'il possédait depuis ses seize ans. Il l'avait reçu pour son anniversaire quelques mois avant que son existence ne change du tout au tout.

Charlie ne releva pas la tête lorsque j'entrai dans la pièce et refermai la porte derrière moi. Il ne le faisait jamais.

La chambre était plutôt agréable. Elle était composée d'un grand lit qu'une infirmière avait pris le temps de faire, d'un bureau qu'il n'utilisait jamais et d'une télé que je n'avais pas vue allumée une seule fois en six ans.

Assis dans son fauteuil face à la fenêtre, il avait l'air incroyablement grand et maigre. Mme Venter m'avait prévenue qu'ils avaient du mal à lui faire avaler trois vrais repas par jour. Ils avaient essayé de lui en donner cinq, moins consistants, mais ça n'avait pas fonctionné non plus. Un an plus tôt, son état s'était tellement aggravé qu'ils avaient dû le perfuser. La peur de le perdre avait été si grande que je pouvais encore sentir son goût.

Ses cheveux blonds avaient été lavés le matin même, mais ils n'étaient pas coiffés et étaient beaucoup plus courts qu'avant. Charlie avait toujours adoré le coiffé décoiffé et ça lui allait comme un gant. Aujourd'hui, il portait un tee-shirt blanc et un pantalon de jogging gris, mais pas l'un de ceux qui étaient à la mode. Non, celui-ci avait des élastiques au niveau des chevilles. Mon Dieu. S'il avait été conscient de ce qu'il portait, il aurait piqué une crise, et à raison. Charlie... avait toujours eu beaucoup de goût et de style.

J'avancai vers le deuxième fauteuil au coussin bleu identique que j'avais acheté trois ans plus tôt et m'éclaircis la voix.

— Salut, Charlie !

Il ne tourna pas la tête.

Je ne ressentis aucune déception. Le sentiment d'injustice était toujours présent, comme une constante, mais plus aucun élan de désarroi ne me prenait à la gorge... parce que c'était toujours ainsi.

Je m'assis et posai mon sac en toile à côté de mes jambes. De près, il paraissait plus vieux que ses vingt-deux ans. Bien plus vieux. Son visage était décharné, il avait le teint terne et des cernes profonds sous ses yeux verts qui, autrefois, avaient pourtant été si vivants.

De nouveau, je respirai profondément.

— Il fait une chaleur de dingue, aujourd'hui, alors ne te moque pas de mon short en jean.

À l'époque, il m'aurait fait changer de tenue sans me laisser l'audace de sortir habillée comme ça.

— La météo dit que les températures vont battre des records ce week-end.

Charlie cligna lentement les yeux.

— Et il y aura sûrement de violents orages, aussi.

Je serrai mes mains l'une contre l'autre, en priant pour qu'il me regarde enfin. Parfois, cela n'arrivait pas du tout. C'était le cas depuis trois semaines et ça me terrifiait, parce que la dernière fois qu'il m'avait ignorée pendant si longtemps, il avait fait une terrible crise. Ça n'avait probablement aucun rapport, mais ça ne m'empêchait pas d'avoir l'estomac noué par l'inquiétude. En particulier depuis que Mme Venter m'avait expliqué que ce genre de crises était monnaie courante parmi les patients ayant souffert d'un traumatisme contondant.

— Tu te rappelles à quel point j'aime les orages, pas vrai ?

Pas de réponse.

— Enfin, sauf s'ils se transforment en tornade, bien sûr, ajoutai-je. Mais on est du côté de Philadelphie, alors ça m'étonnerait qu'il y en ait beaucoup qui se baladent dans le coin.

De profil, je le vis cligner les yeux doucement.

— Oh ! Et demain soir, au *Mona's*, on est fermés au public, continuai-je sur ma lancée.

Je ne savais pas si je le lui avais déjà dit, mais ça n'avait pas la moindre importance.

— C'est une soirée privée.

Je m'interrompis suffisamment longtemps pour reprendre mon souffle. Charlie avait toujours les yeux rivés sur la baie vitrée.

— Tu aimerais le *Mona's*, je pense. C'est un peu ringard, mais dans le bon sens du terme. Je te l'ai déjà dit. Je ne sais pas... Je crois que j'aimerais..., ajoutai-je en retroussant les lèvres.

Ses épaules se soulevèrent dans un profond soupir.

— J'aimerais tellement de choses, terminai-je dans un murmure.

Il avait commencé à se balancer d'avant en arrière de façon apparemment inconsciente. C'était un rythme apaisant qui me rappelait la sensation des vagues de l'océan me ballottant doucement.

L'espace d'un instant, je me battis avec l'envie de crier toute la frustration qui croissait petit à petit en moi. Avant, Charlie était une véritable pipelette. Les instits de notre école primaire l'avaient surnommé Super Bavard et ça l'avait fait rire... Mon Dieu, son rire ! Il était tellement réel, tellement contagieux.

Ça faisait des années qu'il n'avait pas ri.

Je fermai les paupières le plus fort possible pour ne pas laisser échapper mes larmes. J'avais envie de me rouler par terre. Ce n'était pas juste. Charlie aurait dû être capable de se lever et de marcher. Il aurait dû étudier à l'université et rencontrer un garçon canon qui aurait su l'aimer. Puis on serait sortis tous ensemble avec mon copain du moment. Et il aurait publié son premier roman comme il avait juré de le faire. Nous, on aurait été comme avant : les meilleurs amis du monde, inséparables. Il serait venu me voir au bar et m'aurait remonté les bretelles quand j'en aurais eu besoin.

Charlie aurait dû être en vie, tout simplement, parce que ça, peu importe de quoi il s'agissait, mais ce n'était pas vivre.

Malheureusement, un soir, des paroles débiles et une putain de pierre avaient tout détruit.

J'ouvris les yeux avec l'espoir qu'il me regarderait. Ce n'était pas le cas. Il ne me restait plus qu'à me calmer. Je tendis la main vers mon sac et en sortis une toile pliée.

— J'ai fait ça pour toi.

Ma voix était rauque, mais je ne m'arrêtai pas pour autant.

— Tu te souviens de quand on avait quinze ans et que nos parents nous ont emmenés à Gettysburg ? Tu avais adoré Devil's Den. Je te l'ai dessiné.

Je dépliai ma peinture et la lui montrai, même s'il ne me regardait pas. Il m'avait fallu plusieurs heures cette semaine pour peindre ces rochers marron au-dessus de plaines herbeuses, pour trouver la couleur précise de la pierre et de la rocaille autour. Les jeux d'ombre avaient été la partie la plus difficile à réaliser, à cause de la nature de l'aquarelle, mais je trouvais que le rendu était plutôt cool.

Je me levai et me dirigeai vers le mur en face de son lit. Après avoir sorti une punaise du bureau, j'accrochai mon dessin à côté des autres. Je lui en apportais un toutes les semaines. Ce qui amenait leur nombre actuel à trois cent douze.

Je laissai mon regard vagabonder sur les murs. Mes préférés étaient les portraits que j'avais faits de Charlie : des dessins de lui et moi quand nous étions plus jeunes. La place commençait à manquer. Bientôt, je devrais les accrocher au plafond. Tous ces dessins représentaient le passé. Il n'y avait rien du présent, ni du futur. C'était un mur du souvenir.

Je regagnai mon fauteuil et sortis le livre que j'étais en train de lui lire. Il s'agissait du deuxième tome de *Twilight*. On avait vu le premier film au cinéma ensemble et on avait failli voir le deuxième aussi. J'ouvris l'ouvrage à la page où je m'étais arrêtée. S'il en avait eu l'occasion, j'étais persuadée que Charlie aurait été pour la « Team Jacob ». Les vampires émo n'avaient jamais été son truc. C'était déjà la quatrième fois que je lui racontais cette histoire, mais il n'avait pas l'air de s'en lasser.

Du moins, c'était ce que je préférais penser.

Pendant toute l'heure que je passai avec lui, il ne se tourna pas une seule fois vers moi. En rangeant mes affaires, j'eus

l'impression que mon cœur était aussi lourd que cette pierre qui avait tout changé. Je me penchai vers lui.

— Regarde-moi, Charlie.

La gorge serrée, je résistai l'espace d'un battement de cils avant de le supplier :

— Je t'en prie.

Charlie... ne fit que cligner les yeux en continuant de se balancer. D'avant en arrière. J'attendis cinq bonnes minutes pour une véritable réponse, mais elle ne vint jamais. Les yeux humides, je déposai un baiser sur sa joue froide, puis me redressai.

— On se voit vendredi prochain, d'accord ?

Je fis comme s'il m'avait répondu. C'était la seule manière pour moi d'être capable de sortir de la pièce et de fermer la porte derrière moi. Après avoir fait un détour par le bureau des infirmières, je retrouvai la canicule du monde extérieur. Je tirai mes lunettes de soleil de mon sac et les enfilai. Le soleil réchauffa rapidement ma peau glacée, mais malheureusement, elle n'eut aucun effet sur mon for intérieur. J'étais toujours dans ce même état d'esprit après avoir rendu visite à Charlie. Ce n'était qu'en arrivant au *Mona's* que je commencerais à me débarrasser de ce froid qui m'avait envahie.

Tandis que je me dirigeais vers l'extrémité du parking, je me maudissais de m'être garée si loin.

La chaleur ondulait sur le trottoir. Par réflexe, je me demandai quelles couleurs je devrais associer pour reproduire cet effet sur une toile. Toutefois, en apercevant ma bonne vieille Volkswagen Jetta, toute pensée d'aquarelle s'évanouit de mon esprit. Je sentis mon estomac se soulever et manquai perdre l'équilibre. À côté de ma voiture était garé un pick-up noir quasi neuf.

Je le connaissais bien.

Je l'avais même conduit, une fois.

La journée allait de mal en pis.

Comme mes pieds refusaient de bouger, je me figeai.

Le propriétaire de ce véhicule était le poison de mon existence, le héros de mes rêves, même les plus érotiques (surtout ceux-là).

Reece Sanders était là, et je ne savais pas si je préférerais lui donner un coup de pied dans l'entrejambe ou l'embrasser.

2

La portière du conducteur s'ouvrit doucement et une jambe apparut. Mon cœur, ce sale traître, s'arrêta de battre. Reece portait un jean et des tongs en cuir marron. Évidemment, j'ai un faible pour les mecs suffisamment sûrs d'eux pour porter des tongs... Je ne sais pas pourquoi, mais coordonnées à un jean délavé, je trouve ça super sexy. Sa deuxième jambe apparut et, pendant un instant, la portière me bloqua la vue de son torse, mais dès qu'elle se referma, je pus contempler à loisir son vieux tee-shirt Metallica qui ne faisait rien pour dissimuler ses tablettes de chocolat bien définies et très appétissantes. Le tee-shirt était collé à son ventre, épousant ses moindres mouvements. C'était la même chose pour ses bras. Une véritable torture.

J'étais sûre qu'il le faisait exprès, ce satané tee-shirt.

Mes yeux remontèrent le long de ses larges et puissantes épaules, jusqu'à son visage. Il portait des lunettes de soleil noires très sexy et ça lui allait vraiment bien.

Reece était canon en vêtements de tous les jours. En uniforme, il mettait le feu aux petites culottes, et le simple fait de le voir nu pouvait procurer un orgasme.

Et je l'avais vu sans vêtements. Enfin, en quelque sorte. Bon d'accord, j'avais vu ce qu'il cachait là-dessous et c'était de la marchandise de premier choix.

Reece était d'une beauté classique, des traits bien définis que mes doigts mouraient d'envie de dessiner : pommettes anguleuses, bouche pulpeuse et mâchoire carrée. Sans parler du fait qu'il était flic et qu'il passait sa journée à servir et protéger. Ça lui donnait un côté dangereux très attirant.

Malheureusement, je le détestais. Je le haïssais du plus profond de mon être. Enfin, la plupart du temps. Parfois. Dès que je posais les yeux sur son corps parfait et que je me mettais à fantasmer, en fait. Oui, c'était à ce moment-là que je le haïssais le plus.

Et comme mes parties féminines venaient de s'éveiller, cela voulait dire que là, tout de suite, je le détestais. Du coup, je serrai un peu plus fort le sac que je portais et me déhanchai comme j'avais vu Katie, une... amie bizarre à moi, le faire quand elle s'apprêtait à mettre une raclée verbale.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? lui demandai-je avant de me mettre à trembler.

Je tremblais ! Alors qu'il faisait presque quarante degrés. Tout ça parce que c'était la première fois que je parlais à Reece depuis onze mois. Enfin... à part pour lui dire d'aller se faire foutre, parce que ça, je le lui avais probablement répété quatre cents fois durant ce laps de temps, mais peu importait.

Il haussa les sourcils derrière ses lunettes. Au bout de quelques secondes, il se mit à rire doucement, comme si c'était la chose la plus drôle qu'il ait jamais entendue.

— Et si tu me disais d'abord bonjour ?

S'il ne m'avait pas prise au dépourvu, les insultes auraient volé comme des oiseaux migrateurs à l'approche de l'hiver. La question que je lui avais posée était totalement légitime. À ma connaissance, durant les six années pendant lesquelles j'avais rendu visite à Charlie, Reece n'avait jamais mis les pieds dans cet établissement. Cependant, un sentiment de culpabilité m'envahit. Ma maman m'avait mieux élevée que ça. Je me forçai donc à le saluer.

— Salut.

Il fit la moue et ne me répondit pas. Je fronçai les sourcils.

— Bonjour... agent Anders ?

Quelques secondes passèrent, puis il pencha la tête sur le côté.

— Je ne suis pas en service, Roxy.

Oh, la manière dont il prononçait mon nom ! Roxy. Il avait une de ces façons de rouler le R ! Je ne savais pas pourquoi, mais cela attendrissait en moi des endroits qui n'avaient vraiment pas besoin de l'être.

Comme il ne pipait toujours pas mot, j'étais à deux doigts de me frapper entre les jambes. Tout pour ne pas dire ce qu'il voulait entendre.

— Bonjour... Reece, lançai-je en accentuant son prénom.

Ses lèvres esquissèrent un sourire en coin signifiant clairement qu'il était fier de lui. À raison. Réussir à me faire prononcer son nom était un véritable exploit. Si j'avais eu un cookie pour le féliciter, je le lui aurais jeté au visage.

— Alors, c'était si difficile que ça ? me demanda-t-il.

— Oui, très difficile, rétorquai-je. Ça a noirci une partie de mon âme.

Un éclat de rire lui échappa et je faillis sursauter de surprise.

— Ton âme est remplie d'arcs-en-ciel et de petits chatons qui miaulent, chérie.

J'eus un rire dédaigneux.

— Mon âme est sombre et obscure, et emplit d'autres choses profondes et insensées.

— Insensées ? répéta-t-il avec un rire rauque.

Il leva la main et glissa les doigts dans ses cheveux bruns. Ils étaient coupés à ras sur les côtés, mais un peu plus longs sur le dessus que ceux des autres flics.

— Hé bien, si ce que tu dis est vrai, ça n'a pas toujours été comme ça.

Son sourire joyeux et un brin (bon d'accord, très) charmeur disparut et il pinça les lèvres.

— Non, ça n'a pas toujours été le cas.

Ma respiration se bloqua dans ma gorge. Reece et moi... on se connaissait depuis longtemps. À mon entrée au lycée, il était en première, et déjà à cette époque, il incarnait ce

dont rêvaient toutes les adolescentes. Moi-même, j'avais eu un gros béguin pour lui. Par exemple, je dessinais des cœurs autour de son nom. Ridicules ou non, ils furent mes premiers vrais dessins. Et je chérissais chaque regard, chaque sourire qu'il m'adressait. À ce moment-là, j'étais trop jeune pour lui et je ne faisais pas partie de son cercle d'amis, mais il avait toujours été adorable à mon égard.

Sûrement parce qu'il avait emménagé avec son grand frère et ses parents dans la maison voisine de celle où j'avais passé mon enfance.

Bref. Dans tous les cas, il s'était toujours montré gentil avec moi et Charlie, et quand il s'était engagé dans les Marines à dix-huit ans, j'avais eu le cœur brisé. Je m'étais effondrée parce que j'avais toujours été persuadée qu'on allait se marier et peupler le monde avec des milliers de bébés. Les années passées loin de lui avaient été difficiles. Je n'oublierais jamais le jour où ma mère m'avait appelée pour me dire qu'il avait été blessé à la guerre. Sur le coup, mon cœur s'était arrêté, et ensuite, j'avais mis beaucoup de temps à me défaire de cette boule d'angoisse qui s'était logée dans mon ventre, même après avoir su qu'il s'en remettrait. Lorsqu'il était enfin rentré, j'avais dépassé la majorité et on était devenus amis. De bons amis. Des amis proches. J'ai été présente pendant les pires moments de sa vie. Durant ces nuits terribles où il buvait jusqu'à ne plus rien ressentir, ou au contraire, se transformait en bête féroce qui aurait arraché la tête à tous ceux qui auraient voulu l'approcher... sauf moi. Puis une nuit arrosée de whisky nous avait de nouveau éloignés.

J'avais passé des années à l'aimer de loin, à le croire inaccessible. Quelque part, j'avais eu raison : malgré ce qui s'était passé entre nous cette nuit-là, rien n'avait changé.

Agacée par la tournure que prenaient mes pensées, je dus me faire violence pour ne pas lui balancer mon sac à la figure.

— Pourquoi est-ce qu'on parle de mon âme, au juste ?

Il haussa les épaules.

— C'est toi qui en as parlé en premier.

J'ouvris la bouche pour le contredire, mais il avait raison. C'était moi qui avais abordé le sujet et c'était étonnant de ma part. Une fine couche de sueur perlait sur mon front.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

En deux pas, ses longues jambes réduisirent la distance qui nous séparait. Je pliai les orteils contre mes tongs pour m'empêcher de faire demi-tour et de m'enfuir en courant. Reece était grand. Il faisait un peu plus d'un mètre quatre-vingt-cinq. Alors que moi, j'étais plutôt du calibre des Munchkins. Sa taille était légèrement intimidante... et un brin sexy.

— C'est à propos d'Henry Williams.

En un instant, j'oubliai toute l'histoire chaotique qui nous liait et la couleur de mon âme. Je le dévisageai.

— Quoi ?

— Il est sorti de prison, Roxy.

Sur ma peau, la sueur abondait.

— Je... Je suis au courant. Il est sorti il y a deux mois. J'ai suivi les audiences pour sa libération conditionnelle. Je...

— Je sais, me coupa-t-il d'une voix douce mais ferme.

Je sentis mon cœur se serrer.

— Mais tu n'es pas allée à la dernière, lorsqu'il a été relâché, poursuivit-il.

C'était une affirmation, pas une question, pourtant, je secouai la tête. J'avais assisté à la précédente, mais j'avais à peine supporté de voir Henry Williams en face de moi. En entendant la conversation tourner en rond, j'avais compris qu'il y avait de grandes chances pour qu'il soit relâché à l'audience suivante. Et comme prévu, c'était arrivé. D'après les rumeurs, Henry avait trouvé la foi en prison, ou une connerie dans le genre. Tant mieux pour lui.

Ça ne changeait rien à ce qu'il avait fait.

Reece retira ses lunettes de soleil et ses yeux d'un bleu incroyable rencontrèrent les miens.

— Moi, j'y suis allé.

Surprise, je fis un pas en arrière. Mes lèvres s'entrouvrirent, mais je n'avais pas les mots. Je n'avais pas été au courant de

sa présence. L'idée ne m'avait même pas traversé l'esprit : il n'avait aucune raison de s'y trouver.

Il garda les yeux rivés aux miens.

— Pendant l'audience, il a demandé...

— Pas question, lui dis-je. (Je criais presque.) Je sais ce qu'il veut. Je l'ai entendu dire ce qu'il voulait faire s'il était libéré et la réponse est non. Il peut toujours courir. C'est hors de question. La cour n'a pas le droit de lui donner ce genre de permission, de toute façon.

L'expression de Reece s'adoucit et une lueur ressemblant à de la pitié emplit son regard.

— Je sais, mais malheureusement, tu n'as pas non plus ton mot à dire, mon cœur. (Il marqua une pause.) Il cherche à réparer ses torts, Roxy.

Je serrais le poing de ma main libre tandis qu'un sentiment d'impuissance m'envahissait.

— Il ne pourra jamais réparer ce qu'il a fait.

— Je suis d'accord.

Il me fallut un moment, alors que je le dévisageais, pour comprendre où il voulait en venir. Je sentis le sol se dérober sous mes pieds.

— Non, murmurai-je, l'estomac noué. Pitié, ne me dis pas que les parents de Charlie lui ont donné l'autorisation. Je t'en prie.

Un muscle se crispa le long de sa mâchoire puissante.

— J'aimerais, mais je ne peux pas. Ils ont donné leur autorisation ce matin. C'est son agent de probation qui me l'a appris.

Une déferlante d'émotions s'abattit sur moi et je me détournai pour le lui cacher. Je n'arrivais pas à y croire. Mon cerveau refusait d'assimiler le fait que les parents de Charlie aient autorisé ce... connard à lui rendre visite. À mes yeux, c'était un manque total de respect et de bon sens. C'était mal, tout simplement. Charlie se trouvait dans cet état à cause de ce putain d'homophobe. Mon estomac se noua encore plus. Il y avait de grandes chances pour que je vomisse.

En sentant la main de Reece se poser sur mon épaule, je sursautai, mais il ne bougea pas. Son poids avait quelque chose de rassurant. Une toute petite partie de moi-même lui en était reconnaissante. Ça me rappelait la relation que nous avions par le passé.

— J'ai pensé que tu préférerais qu'on te le dise plutôt que d'être mise au pied du mur.

Je fermai les yeux.

— Merci, lui répondis-je d'une voix rauque.

Il garda sa main sur mon épaule tandis que le silence retombait à nouveau.

— Ce n'est pas tout. Il veut également te parler.

Mon corps se dégagea de son emprise. Je lui fis face.

— Il n'en est pas question. Je ne veux pas le voir.

Tout à coup, la nuit du drame me revint en mémoire avec violence. Je reculai sans m'en rendre compte jusqu'à heurter ma voiture. Au départ, la conversation était légère. Il y avait eu quelques plaisanteries, quelques vannes... puis, tout avait très vite dégénéré.

— Pas question.

— Tu n'es pas obligée.

Il commença à avancer vers moi, puis sembla se raviser. Sa main retomba le long de son corps.

— Mais il fallait que je te tienne au courant. Je dirai à son agent qu'il n'a pas intérêt à t'approcher. Sinon...

Sa voix s'était faite si grave et menaçante que j'avais eu du mal à entendre le dernier mot qu'il avait prononcé. Le cœur battant la chamade, je n'avais qu'une envie : m'éloigner le plus loin possible pour réfléchir à la situation. Le sac pressé contre ma poitrine comme un bouclier, j'entrepris de faire le tour de ma voiture.

— Je... Il faut que j'y aille.

— Roxy, m'appela-t-il.

Je réussis à rejoindre l'avant de ma voiture, mais Reece, avec ses techniques de ninja, m'avait devancée. Ses lunettes de soleil étaient toujours relevées, et ses yeux, d'un bleu éclatant, étaient rivés sur moi.

Lorsqu'il posa ses mains sur mes épaules, j'eus l'impression d'avoir mis le doigt dans une prise électrique. Malgré la mauvaise nouvelle qu'il m'avait annoncée, je sentais son contact dans chacune de mes cellules. Il s'en était peut-être rendu compte car ses doigts se recourbèrent, comme pour me maintenir en place.

— Ce qui est arrivé à Charlie n'était pas ta faute, Roxy, murmura-t-il.

Mon estomac se souleva et je me libérai de son emprise. Cette fois, il ne fit rien pour m'en empêcher. Je le contournai, ouvris la portière à la volée et me ruai à l'intérieur de la voiture. Le souffle court, j'observai Reece à travers le pare-brise.

Il resta quelques secondes immobile et, pendant un instant, je crus qu'il allait monter avec moi, mais il secoua la tête et remit ses lunettes. Je le regardai alors me tourner le dos et rejoindre son pick-up. Ce n'est qu'à ce moment-là que je retrouvai l'usage de la parole.

— Crotte, à la fin ! crachai-je en agrippant le volant de mes mains tremblantes.

Je n'arrivais pas à savoir ce qui était le pire : que Charlie ne m'ait pas reconnue, qu'Henry Williams ait reçu l'autorisation de lui rendre visite, ou le fait de m'être rappelée que je n'étais pas certaine que Reece ait raison.

Ce qui était arrivé à Charlie était peut-être ma faute.

3

Une partie de moi aurait aimé pouvoir boire tout en travaillant derrière le bar, car après une journée comme celle-ci, je me serais bien pris une cuite. Malheureusement, quelque chose me disait que le propriétaire du *Mona's* n'aurait pas apprécié que je m'endorme derrière le comptoir, blottie contre la réserve d'alcool.

Jackson James, plus connu sous le nom de Jax (et non, ce n'était pas une blague, il avait vraiment un nom à faire la une de *Closer*), avait redressé la barre du *Mona's* à la force de ses bras et de sa détermination. Avant son arrivée, l'établissement était un trou à rats où, selon la rumeur, seuls les drogués s'aventuraient. Plus maintenant.

Il passa les bras autour de la taille de sa petite amie, Calla. Sa réponse fut immédiate et d'une spontanéité touchante. Elle se laissa aller contre lui. Ils se tenaient près de la vieille table de billard et souriaient à un autre couple.

À vrai dire, il y avait des couples partout. On aurait dit que c'était une soirée à thème et que personne n'avait pris la peine de me prévenir.

Cameron Hamilton et sa fiancée, Avery Morgansten, étaient assis à l'une des tables, avec une bière devant lui et un verre de soda devant elle. Comme d'habitude, ils étaient mignons à croquer. Avery avait des cheveux roux magnifiques et des taches de rousseur. Elle semblait sortie tout droit d'une pub

pour Neutrogena. Cam, lui, était doté d'une pure beauté américaine.

C'était avec Jase Winstead et Teresa, la petite sœur de Cam, que discutaient Jax et Calla. Ces deux-là étaient incroyables, côte à côte. On aurait dit les Brad Pitt et Angelina Jolie du *Mona's*. Il y avait aussi Brit et Ollie, une blonde et un blond absolument canon. Ollie était d'ailleurs en train d'expliquer à l'un des mecs qui tenait une queue de billard qu'il y aurait cinquante-deux vendredis en 2015... ou quelque chose de tout aussi saugrenu. La dernière fois que je lui avais parlé, il m'avait expliqué qu'il s'était lancé dans le commerce de laisses... pour tortues. J'étais restée sans voix.

Après avoir remonté les lunettes que j'aurais dû porter plus souvent sur mon nez, je laissai mon regard se poser de nouveau sur Calla et Jax. Un sourire étira mes lèvres tandis que j'attrapais une bouteille de whisky. Voir deux personnes qui méritaient vraiment d'être aimées tomber amoureuses l'une de l'autre, c'était sans doute l'une des choses les plus incroyables sur cette Terre. Quand Calla releva la tête vers Jax et qu'il déposa un baiser sur ses lèvres, je sentis mon petit cœur fondre.

Cette soirée était pour eux. Enfin, pour elle. Calla partait le lundi suivant. Elle retournait étudier à Shepherd. Du coup, Jax avait fermé le bar pour organiser une petite fête de départ. La soirée privée dont j'avais parlé à Charlie.

Je servis un verre de whisky-Coca à Melvin, un habitué qui était plus vieux que le Père Noël et avait presque un tabouret à son nom ici. Je lui souris et il accepta la boisson en me faisant un clin d'œil.

— Ça, c'est le véritable amour, dit-il par-dessus du vieux rock'n'roll en désignant Calla et Jax. Celui qui dure.

En fait, j'avais un peu l'impression que Cupidon avait vomi dans la salle. Même Dennis, qui travaillait avec Reece et son frère, était là avec sa femme. Ils étaient blottis l'un contre l'autre. Mais Melvin avait raison et ça me rendait un peu triste, parce qu'à la fin de la soirée, je m'effondrerais dans mon lit, toute seule.

Je ne pouvais rien y faire.

— Oui, c'est vrai. (Je reposai la bouteille sur l'étagère et m'appuyai contre le comptoir.) Tu veux des ailes de poulet avec ça ? Ou autre chose ?

— Nan, je me contente de l'essentiel, ce soir, répondit-il en levant son verre. (Je haussai un sourcil.) Je bois à ces deux-là, ajouta-t-il en prenant une gorgée. Cette petite n'a pas eu une vie facile, tu sais. Jax saura... oui, il saura prendre soin d'elle.

Personnellement, je savais que Calla n'avait pas besoin que Jax s'occupe d'elle. Elle était assez forte pour tout affronter seule. Mais je comprenais ce qu'il voulait dire, avec son petit côté vieux jeu. Il suffisait de la regarder pour comprendre qu'elle avait vécu des choses atroces. Une cicatrice barrait sa joue gauche, mais elle n'essayait plus de la cacher autant qu'avant. Elle m'avait également parlé des marques qu'avait laissées l'incendie sur le reste de son corps. Le drame s'était produit lorsqu'elle était enfant et lui avait coûté toute sa famille. Ses frères étaient morts, sa mère avait sombré dans la drogue, et son père, incapable de prendre ses responsabilités, s'était enfui.

Alors, comme je l'avais déjà dit, c'était incroyable de voir une personne qui méritait autant d'être aimée trouver l'amour.

Melvin tourna sa joue grisonnante vers moi tandis que je remontais mes lunettes sur mon nez.

— Et toi alors, ma petite Roxy ?

Je jetai un coup d'œil dans le bar à moitié vide et fronçai les sourcils.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il sourit à pleines dents.

— Quand est-ce que je te verrai là-bas, avec un jeune homme au bras ?

Un reniflement moqueur m'échappa. Je ne pus m'en empêcher.

— C'est pas demain la veille.

— C'est ce qu'on dit toujours, rétorqua-t-il en portant le verre à ses lèvres.

Je secouai la tête en riant.

— Ah ça non. Pas moi. C'est la vérité.

L'air perplexe, il descendit du tabouret.

— Ce n'est pas toi que j'ai vue sortir du resto italien, la semaine dernière, avec un petit jeune ? Comment est-ce qu'il s'appelle ?

— J'aime penser que je ne sors pas avec des « petits jeunes », le taquinai-je. Donc, je ne vois pas du tout de quoi tu parles.

Melvin termina son verre à une vitesse dont son foie devait être fier.

— Tu multiplies les conquêtes, petite demoiselle.

Je haussai une épaule. Je ne pouvais pas le nier. Je collectionnais les rendez-vous et certains garçons étaient effectivement très jeunes dans leur tête : ils pensaient qu'un repas dans un restaurant aussi banal que *L'Olive Garden* allait leur garantir l'accès à mon lit. Mince à la fin : il devrait y avoir une règle stipulant que sans homard ou filet mignon au menu, on ne peut pas atteindre la seconde base !

— Bon, d'accord : je parle de celui qui avait l'air d'être né de la dernière pluie. Un petit roux ? dit-il. Oui, c'est ça. Il avait les cheveux roux et du duvet sur les joues.

Du duvet ? Mon Dieu. Je me mordis les lèvres pour m'empêcher d'éclater de rire parce que je savais très bien de qui il parlait, et le pauvre mec était incapable de se faire pousser la barbe.

— Tu parles de Dean ?

— Peu importe, répondit-il d'un ton dédaigneux. Je ne l'aime pas.

— Tu ne le connais pas ! (Je m'écartai du bar et souris en le voyant lever les yeux au ciel.) Si tu veux tout savoir, Dean est un gars bien. Et il est plus vieux que moi.

Melvin grogna.

— Il te faut un vrai homme.

— Tu te portes volontaire ? rétorquai-je.

Ma réponse me valut un énorme éclat de rire de sa part.

— Si j'étais plus jeune, je t'en mettrais plein la vue.

— Toujours des promesses, répondis-je en riant. (Je croisai les bras sur mon tee-shirt qui disait « Les Poufsouffles sont

les meilleurs. ») Tu veux boire autre chose ? Je n'ai que de la bière à te proposer par contre, parce que tu as déjà consommé assez d'alcool fort.

Il m'adressa un regard moqueur avant de redevenir parfaitement sérieux.

— Tu as quelqu'un pour te raccompagner jusqu'à ta voiture après ton service ?

C'était une question bizarre.

— L'un des garçons me raccompagne toujours, oui.

— Très bien. Il faut que tu sois prudente, continua-t-il. Je suis certain que tu as entendu parler de cette fille du côté de King of Prussia ? Elle a ton âge, elle vit seule et elle travaille tard. Quelqu'un l'a suivie et l'a mise dans un sale état.

— Je crois que je me rappelle avoir entendu ça aux infos, mais je croyais que c'était quelqu'un qu'elle connaissait. Un ex, par exemple.

Il secoua la tête et accepta la bouteille de bière que je lui tendais.

— Aux dernières nouvelles, il a été disculpé. Ils pensent que c'était un inconnu. King of Prussia n'est pas loin d'ici... Et tu te souviens de cette fille qui a disparu le mois dernier ? Shelly Winters, je crois. Elle habitait du côté d'Abington Township. Ils ne l'ont toujours pas retrouvée.

Il leva la bouteille vers moi, comme pour trinquer. Je me souvenais vaguement d'avoir vu des photos de personnes disparues partagées sur Facebook. Si ma mémoire était bonne, c'était une jolie fille avec des cheveux marron et des yeux bleus.

— Sois prudente, Roxy. C'est tout ce que je te demande.

Accoudée au bar, je regardai Melvin s'éloigner en fronçant les sourcils. Quand la conversation était-elle devenue aussi morbide ?

— Tu veux parier avec moi ?

Je me retournai et relevai la tête au maximum pour regarder Nick Dormas en face. Avec lui, la définition du grand brun ténébreux prenait tout son sens. Les clientes du bar l'adoraient. Malgré l'aura de briseur de cœurs qui l'entourait,

toutes les filles se jetaient sur lui. Le fait qu'il me parle était inhabituel : d'habitude, il adressait seulement la parole à Jax. Je ne comprenais pas comment il pouvait séduire autant en étant aussi bavard que le mime Marceau. Et puis avec Nick, c'était une fois et basta. Un soir, j'avais même entendu Jax lui dire que non, il ne pouvait pas empêcher des filles de venir au bar juste parce que Nick ne voulait plus les revoir.

— À propos de quoi ?

Il attrapa une bouteille de tequila et désigna Jax d'un geste de la tête.

— Je te parie qu'il sera à Shepherd avant la fin de la semaine.

Le sourire aux lèvres, je reculai pour le laisser atteindre les verres.

— Hors de question que j'accepte ce genre de pari... à part si c'est moi qui dis qu'il ira la rejoindre avant la fin de la semaine.

Nick rit doucement. C'était un son étrange venant de sa part, car il ne riait presque jamais. Je ne connaissais pas son histoire. Il était lunatique et n'avait rien du petit copain idéal, mais je l'aimais bien.

— Au fait, lui dis-je. Tu sais quoi ?

Il haussa un sourcil.

— Banane.

Ses lèvres se retroussèrent en coin.

— C'est un nom de code ou quelque chose dans le genre ?

— Pas du tout. J'avais juste envie de dire ça. (J'attrapai une serviette et essuyai une tache d'alcool.) Tu imagines si un couple SM s'en servait comme mot de sécurité ? La nana crierait « banane » en plein milieu de l'acte. Ce serait trop bizarre.

Nick me dévisageait.

— J'ai lu un bouquin, une fois, où une fille hurlait « chat » juste avant de faire l'amour, continuai-je. C'était hi-la-rant !

— Si tu le dis, murmura-t-il avant de s'enfuir.

Jax se tenait devant le bar et me regardait d'un air perplexe.

— De quoi est-ce que vous étiez en train de parler, au juste ? Je leur souris, à Calla et lui.

— Les mots de sécurité SM.

Calla écarquilla les yeux.

— Euh. OK... Je m'attendais à tout sauf à ça.

Un gloussement m'échappa et, pour la première fois de la journée, je me sentis un petit peu plus légère.

— Vous voulez boire quelque chose ? (Je me tournai vers Calla et lui adressai un sourire de Joker.) De la tequila, peut-être ?

Elle recula et ça ne m'aurait pas étonnée qu'elle se mette à feuler.

— Ah non ! C'est la boisson du diable, ce truc !

Jax posa un bras sur ses épaules en ricanant et l'attira contre lui, comme pour la protéger. C'était tellement adorable que je faillis m'exclamer : « Ooooh ! »

— Je ne sais pas. Je te trouve mignonne quand tu serres une bouteille dans tes bras, dit-il.

Le rouge aux joues, elle posa une main sur son ventre.

— Je crois que je vais passer mon tour.

Au final, je leur tendis une Bud light pour lui et une Smirnoff Ice pour elle.

— J'aime bien ton tee-shirt, fit Calla en portant la bouteille à ses lèvres roses. Vous allez me manquer, toi et tes tee-shirts.

— Tu vas me manquer aussi ! m'écriai-je. (Si j'avais pu, j'aurais escaladé le bar et me serais jetée dans ses bras.) Mais tu reviendras, pas vrai ? On a ta garde alternée.

Elle rit.

— Tu n'auras même pas le temps de t'apercevoir de mon absence ! Je ne pourrai pas te manquer.

Je savais que ce n'était pas vrai.

— Je reviendrai avec elle, annonça Tess en apparaissant à ses côtés. (D'une main, elle recoiffa ses cheveux bruns brillants.) J'aime beaucoup le coin.

Calla jeta un coup d'œil à Jase qui discutait avec Cam.

— J'espère que tu n'as pas l'intention de le laisser tomber, parce que j'ai la sensation que ça ne jouerait pas en ta faveur.

— Comme si ! (Tess se tourna vers moi.) Je le garde juste pour ses muscles.

Mon regard se posa sur Jase, un véritable canon aux yeux argentés.

— Je ne peux pas t'en vouloir.

— Je crois qu'il est temps que je vous laisse, intervint Jax en libérant Calla et en l'embrassant sur la joue. Mais c'est vrai que Jase est craquant ! Je me le taperais bien.

Il l'avait dit suffisamment fort pour que Jase l'entende. L'intéressé nous adressa un regard perplexe qu'il réussit à rendre séduisant. J'éclatai d'un rire hystérique.

Tess secoua la tête et se pencha vers Calla.

— Sérieusement, on aime vraiment le coin. Cam et Avery aussi. On pourra venir ici en week-end ou en vacances.

— Et tu pourras aussi nous rendre visite, me dit Calla.

Je hochai la tête d'un air absent tandis que la porte d'entrée s'ouvrait. Seuls les proches de Calla et Jax pouvaient entrer ce soir, et comme elle n'avait pas encore fait d'apparition, je m'attendais à ce que ce soit Katie, mais je me trompais.

C'était Reece. Il portait plus ou moins la même chose que lorsque je l'avais croisé plus tôt dans la journée et mon cœur, ce traître, bondit dans ma poitrine. On était vendredi soir. En tant qu'agent de police, n'était-il pas censé travailler ?

Merde !

Étonnamment, il ne se dirigea pas vers les garçons, rassemblés autour d'une table. Non. Son attention se porta tout de suite sur le bar. Nos yeux se rencontrèrent. Mes sens se réveillèrent aussitôt.

Merde, à la fin !

Comme chaque fois que je le voyais, j'en eus le souffle coupé. C'était peut-être à cause de sa façon de marcher... et d'ailleurs, il se dirigeait tout droit vers le bar ! Je me retournai vivement vers Nick.

— Je vais vérifier les stocks !

— Un de ces jours, il va falloir que tu m'expliques pourquoi tu fais toujours ça, marmonna Calla.

Je n'entendis pas le reste. J'étais trop occupée à prendre mes jambes à mon cou.

Ce n'était sans doute pas très sympa de ma part. Après tout, Reece s'était montré prévenant en venant me voir à l'hôpital. Cette pensée ne m'avait pas quittée de l'après-midi. Pas plus que l'idée qu'Henry Williams veuille faire amende honorable.

Comme si c'était possible.

Mon Dieu. J'avais envie d'éclater de rire. Je me précipitai dans le couloir, puis entrai dans la réserve. Après avoir fermé la porte derrière moi, je m'y adossai et soupirai. Mon souffle souleva une mèche de cheveux brun et violet qui était tombée sur mes yeux. Je n'avais pas la moindre envie de penser à Henry pour le moment et, même si c'était horrible de ma part, à Charlie non plus. J'avais retrouvé ma bonne humeur et il me restait plusieurs heures avant de pouvoir rentrer m'enfouir dans mon lit.

De fait, mon esprit se focalisa de nouveau sur Reece. Je ne comprenais toujours pas pourquoi il s'était déplacé pour me parler d'Henry. D'accord, nous avons été bons amis à un moment donné, mais on se faisait la guerre depuis onze mois. Je ne savais pas quoi penser du fait qu'il soit passé outre. Cela ne voulait sûrement rien dire. Cela pouvait ne rien vouloir dire. Parce que Reece... il m'avait déjà brisé le cœur onze mois plus tôt.

Et il n'en avait même pas conscience.

J'attendis cinq bonnes minutes, le temps que Nick serve Reece. Puis je me redressai, replaçai la mèche de cheveux derrière une oreille et ouvris la porte.

— Bon sang ! m'écriai-je en reculant vivement dans la réserve.

Reece se tenait là, les mains posées sur l'encadrement de la porte, le menton baissé et la mâchoire crispée. Il n'avait pas l'air très content.

— Tu as fini de jouer à cache-cache ?

— Je... Je ne jouais pas à cache-cache. Pas... pas du tout. (Le rouge me monta aux joues.) Je vérifiais les stocks.

— Oui, c'est ça.

— Je te jure !

Il haussa un sourcil.

— Peu importe. Il faut que je retourne au bar. Alors si tu veux bien te pousser...

— Non.

J'en restai bouche bée.

— Comment ça, « non » ?

Il se redressa, mais au lieu de reculer, il avança, attrapa la porte au passage et la referma derrière lui.

— Il faut qu'on parle, toi et moi.

Il ne manquait plus que ça.

— On n'a rien à se dire.

Reece continuait d'avancer vers moi. Sans réfléchir, je reculai jusqu'à rencontrer les étagères où les bouteilles s'entrechoquèrent. Reece se posta juste devant moi, tellement proche que, lorsque j'inspirais, je pouvais presque goûter le parfum frais et tonique de son eau de Cologne sur mes lèvres.

Il posa une main de chaque côté de mes épaules, sur les étagères, et réussit à se pencher davantage. Son souffle chaud dansait sur ma joue. Un léger frisson remonta le long de ma colonne vertébrale. Waouh. Tous mes sens s'éveillèrent avec violence.

Le pire, c'était que j'avais conscience qu'après, j'aurais envie de me frapper.

— J'ai laissé cette situation durer trop longtemps, dit-il.

Ses yeux m'hypnotisaient. Ils étaient d'un bleu... cobalt. Un bleu très difficile à reproduire en aquarelle.

Ma langue me semblait engourdie. Reece n'avait plus été aussi proche de moi depuis cette nuit arrosée de whisky.

— Je ne vois pas de quelle situation tu parles.

— Arrête tes conneries, Roxy. Ça fait des mois que tu m'évites.

— Non, non, répondis-je.

J'aurais pu trouver plus percutant, je sais, mais sa bouche était juste devant moi et je me souvenais parfaitement de la sensation de ses lèvres sur les miennes. Un mélange de fermeté et de douceur. Sans oublier sa force. Il m'avait soulevée sans effort et...

Et il fallait à tout prix que j'arrête d'y penser.

— Onze mois, dit-il d'une voix encore plus rauque. Onze mois, deux semaines et trois jours. Voilà exactement depuis quand tu m'évites.

Merde. Venait-il de faire le calcul devant moi ? Parce qu'il avait tout à fait raison. C'était la durée exacte depuis laquelle je l'évitais, sans compter les moments où je lui disais d'aller se faire foutre.

— Il faut qu'on parle de la dernière fois où toi et moi, on a eu une vraie discussion.

Oh non, il en était hors de question.

Quand il baissa la tête, sa voix résonna juste à côté de mon oreille. Mes doigts se crispèrent contre l'étagère à laquelle je me tenais.

— Tu m'as bien entendue, trésor. On va parler de cette nuit où tu m'as raccompagné chez moi.

Déstabilisée, j'eus soudain la gorge sèche.

— Tu... Tu parles de cette soirée où tu t'es tellement bourré la gueule que j'ai dû te traîner jusque chez toi ?

Reece releva la tête et son regard plongea dans le mien. Aucun de nous ne parla pendant un long moment. Et pendant un instant, je me retrouvai onze mois, deux semaines et trois jours plus tôt. Il était venu au bar et on avait flirté comme on en avait pris l'habitude, depuis qu'il était revenu de la guerre. À son retour, c'était comme si les années qui s'étaient écoulées n'avaient jamais existé. Même si j'essayais de ne pas me faire d'illusions, je nous imaginai parfois mariés avec une ribambelle d'enfants. J'étais amoureuse. Et stupide. Cette nuit-là, il m'avait demandé de le raccompagner chez lui. J'avais cru qu'il faisait enfin le premier pas. D'une façon étrange, certes, mais dans ma tête, ça ne l'était pas tant. Il me plaisait depuis toujours et je chérissais toutes ses petites attentions. Alors, j'avais accepté. Arrivée chez lui, je l'avais suivi à l'intérieur et... j'avais fini par me jeter à l'eau.

Rassemblant tout mon courage, je l'avais embrassé dans l'entrée de son appartement, à l'instant où il avait refermé la porte. À partir de là, les choses s'étaient accélérées. Nos vête-

ments avaient rapidement disparu, nos peaux nues s'étaient touchées et je...

— Je ferais n'importe quoi pour me rappeler cette nuit, poursuivit Reece en me regardant droit dans les yeux. (Sa voix s'était réchauffée.) Pour me souvenir de la sensation d'être en toi.

Plusieurs choses se produisirent alors. Les muscles de mon bas-ventre se resserrèrent, et un sentiment de déception intense vint balayer la colère que je ressentais. Je fermai les yeux et me mordis les lèvres.

Reece était persuadé que onze mois, deux semaines et trois jours plus tôt, on avait couché ensemble... ou plutôt, qu'on avait baisé sauvagement contre le mur et qu'il avait été trop bourré pour se le rappeler... pour se souvenir de quoi que ce soit après qu'on s'était déshabillés dans l'entrée, en fait.

En vérité, je n'avais pas réalisé à quel point il avait bu, et je m'en voulais car je travaillais dans un bar : j'avais l'habitude d'arrêter de servir les clients ayant atteint leur limite. Il m'avait même demandé de le raccompagner chez lui, bon sang ! Mais moi, j'étais tellement obnubilée... par lui, que je n'avais rien vu. Il ne s'agissait pas seulement d'un béguin. J'étais tombée amoureuse de lui à quinze ans, et mes sentiments pour lui n'avaient jamais diminué.

J'avais donc passé la nuit avec lui, et le lendemain, quand il s'était réveillé avec la gueule de bois, plein de remords et de regrets, à deux doigts de s'arracher le bras avec les dents pour s'éloigner de moi, j'avais senti mon cœur se fissurer. Les semaines suivantes, il m'avait évitée comme la peste. Et mon cœur avait fini par se briser en mille morceaux.

Le plus triste dans l'histoire, c'était que Reece avait faux sur toute la ligne.

Il ne pouvait pas se souvenir de la sensation d'être en moi... parce qu'on n'avait pas couché ensemble, ce soir-là. Il avait à peine réussi à atteindre la chambre avant de s'évanouir, et j'étais restée avec lui parce que je m'inquiétais et que je pensais... Peu importait ce que j'avais imaginé. On n'avait pas fait l'amour. Point final.

Qu'est-ce qui pouvait être pire que Reece qui pensait qu'on avait couché ensemble et qui le regrettait ? Sérieusement : est-ce qu'on pouvait tomber encore plus bas ? Reece Anders abhorrait les mensonges sous toutes leurs formes. Les mensonges par omission. Les petits mensonges. Les mensonges nécessaires. Les mensonges pardonnables. Tous.

Le mien faisait partie de la catégorie « mensonges par omission » car, techniquement, je ne lui avais jamais dit qu'on avait couché ensemble. Je ne l'avais simplement jamais corrigé. Il me connaissait depuis que j'avais quinze ans. Il avait été présent après le drame qu'avait subi Charlie. Le soir de son retour de l'armée, il était venu directement frapper à la porte de mes parents. Ma mère était encore persuadée qu'il était venu me voir moi, mais j'en doutais : nos familles étaient simplement très proches. Dans tous les cas, je n'étais pas là. J'étais partie du domicile familial à dix-huit ans. Quand ils m'avaient appelée pour me demander de rentrer, j'avais cru que quelque chose de terrible s'était produit. Au téléphone, ma mère semblait à deux doigts de la crise cardiaque. J'étais loin d'imaginer que Reece était de retour, mais en me voyant, il m'avait... prise dans ses bras et ce moment était resté gravé en moi. Malgré tout cela, malgré l'amitié qu'on avait bâtie depuis qu'il était devenu agent de police, s'il apprenait la vérité, il m'en voudrait à mort.

Sa haine absolue du mensonge avait commencé bien avant notre rencontre et était intimement liée à son père. Je ne connaissais pas les détails, mais je supposais que c'était une histoire d'adultère, puisque Reece habitait avec sa mère et son beau-père, pendant que son vrai père multipliait les conquêtes.

Donc, oui, mentir à Reece était la pire bourde du siècle.

Ce dernier me regardait toujours, attendant ma réponse. Je n'en avais pas à lui donner. J'avais voulu lui crier la vérité au visage tant de fois pendant ces onze mois, lui avouer qu'il ne s'était rien passé... mais la douleur que j'avais ressentie face à sa réaction le lendemain matin, la manière dont il m'avait évitée les semaines suivantes avaient renforcé ma conviction qu'il n'aurait jamais couché avec moi s'il n'avait pas été sous l'emprise de l'alcool. Et ça, ça faisait mal.

J'étais terriblement gênée, horrifiée même. Si Charlie avait pu comprendre la situation, il m'aurait probablement donné une claque derrière la tête. Je n'avais pas su faire preuve de discernement et j'en payais les frais. Pendant des jours, j'avais mangé de la crème glacée jusqu'à saturation. Pendant des semaines, la simple évocation de son nom me faisait éclater en sanglots. Pendant des mois, je n'avais pas pu le regarder en face sans devenir rouge écarlate.

C'était cette douleur qui continuait de me ronger.

Forte de cette souffrance et de cette humiliation, je pris une grande inspiration qui me redonna du courage.

— Je n'arrête pas de te le répéter, Reece. On n'a rien à se dire. Je n'ai pratiquement aucun souvenir de cette nuit-là, moi non plus. (Des mensonges ! Rien que des mensonges ! Je haussai les épaules.) Pas de quoi en faire toute une histoire, en tout cas.

Il n'eut pas l'air convaincu.

— Je ne te crois pas.

— Tu penses vraiment que tes prouesses sous la couette sont si exceptionnelles que je me souviendrais d'une seule nuit avec toi, alors que tu étais complètement bourré ? rétorquai-je.



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
Par CPI BOOKS IBERICA
Le 8 mai 2016.

Dépôt légal : mai 2016.
EAN 9782290130) *"
OTP L21EDDN000862N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion